

Encore une taxe ! Ce seigneur avait vraiment l'intention de nous appauvrir et de nous laisser mourir de faim ! Et dire qu'on parlait de la liberté ! On ne la trouvait pas ici en tous cas. J'étais furieuse car je venais de lire un avis chez le prêtre tandis que je lui rendais visite pour prendre ma leçon de lecture.

Le prêtre de mon village, le père Laurent, s'était dit quelques mois auparavant que, comme j'étais vive d'esprit pour une fille, il ne fallait pas perdre cela et je devais me cultiver un peu. Après ma leçon, je suis rentrée chez moi. Nous habitons une mesure en dehors du village. Cela nous faisait habiter loin du château du seigneur le plus proche mais ne nous empêchait pas de souffrir de sa tyrannie autant que les autres même si nous n'étions plus serfs comme l'avaient été mes ancêtres. Nous étions sept à la maison. Cinq enfants dont j'étais la seconde et mes parents. Nous travaillions tous, même mon petit frère, Luc, le dernier qui n'avait que six ans. Bien sûr, il ne faisait pas grand chose mais il nous aidait. Mon grand frère avait vingt ans et s'appelait Benoît. J'en avais dix-sept et j'avais un frère jumeau, Matthias. Il y avait ensuite deux autres garçons : Marc qui avait dix ans et Luc qui avait donc six ans. Je m'appelle Blandine. Je suis fille de paysans, petite-fille de paysans et ainsi de suite depuis des générations. Nous vivons sur les anciennes terres d'une famille de seigneurs tyranniques, tous aussi laids les uns que les autres dit-on au village. Mais malgré cela, j'aime ma vie.

Mon grand frère Benoît se marie demain avec son amie d'enfance, Gabrielle et j'ai hâte d'y être. Bien sûr ce ne sera qu'une cérémonie où notre suzerain, le comte Delaroché va consentir à leur union ainsi qu'il le fait tous les ans pour tous les couples du village qui veulent se marier. Mais c'est la première fois que je vais aller au château pour un mariage et je veux voir ça. Après l'accord

du comte pour le mariage de tous les couples, il y aura une petite cérémonie religieuse car le père Laurent veut que Dieu soit avec les nouveaux couples mariés. Mes autres frères m'ont dit qu'ils voulaient grandir pour se marier mais moi je ne suis pas pressée. Matthias dit qu'un jour, il épousera Rose, une jeune fille du village qui pour l'instant le repousse tout le temps, se croyant trop bien pour lui. Quant à Marc et Luc, même s'ils préfèrent courir dans les champs, ils disent qu'ils veulent se marier avec une fille comme moi. Je suis un peu l'exemple de tous mes frères et c'est une des choses qui fait que les gens nous trouvent curieux. Chez nous, tout le monde peut dire ce qu'il pense, même moi, une fille et les autres villageois ne supportent pas ça. Les garçons qui me font la cour non plus car je me permets en général de les faire taire avec quelques remarques mesquines et méchantes.

Et moi qui pensais que demain, le jour du mariage de Benoît, allait être merveilleux ! Voilà une nouvelle taxe qui va nous le rendre triste et morne. Mais seulement pour moi car je n'en parlerai à mes parents que plus tard ou je laisserai le père Laurent le leur annoncer. Je sais en tous cas qu'ils ne seront au courant de rien avant la fin de la fête car ni moi ni le père Laurent ne gâcherions ce jour par des mauvaises nouvelles.

En arrivant devant la maison, j'ai croisé Gabrielle qui en sortait. En effet, ma mère l'aide à arranger une de ses vieilles robes pour qu'elle puisse la porter comme une robe de mariée. Quand Gabrielle vient à la maison, Benoît s'en va car il dit qu'il ne doit pas voir sa fiancée avec sa robe de mariée, cela porte malheur. Mais pour Benoît, tout porte malheur, c'est un peureux. En plus, il est trop gentil alors c'est pour cela qu'il prend également exemple sur moi. J'ai tellement hâte d'être à demain et je suis sûre que malgré cette nouvelle taxe qui va réduire ma joie, tout va bien se passer. Ce soir-là, nous sommes tous allés nous coucher très tôt. Ainsi, nous avons pu partir avant le lever du jour le lendemain puisque que nous avions trois heures

de marche pour atteindre le château. Quand nous avons traversé le village, tous les couples fiancés et leurs familles nous ont suivis et c'est ainsi que quasiment tout le village est arrivé au château du seigneur Delaroché. Les gardes nous ont laissés entrer et nous avons appris que le premier mariage célébré serait celui de Gabrielle et Benoît. Toute l'assemblée s'est réunie dans la cour du château, le comte ne voulant pas nous laisser entrer dans le château. Je suis sûre qu'il avait peur que nous nous fassions des dégâts, que nous le volions ou que nous salissions de nos mains et pieds de pauvres les murs et le sol de son beau château. Lorsque tout le monde a été dans la cour, le comte est apparu au balcon d'une des tours.

— Bonjour. Je vais marier votre progéniture. Je le ferai vite afin que vous puissiez retourner travailler dans les champs. Que les premiers s'avancent !

Benoît et Gabrielle se sont avancés et nous nous sommes tous regroupés derrière eux. Le comte a fait un petit laïus sur les bienfaits du mariage puis, il a uni Benoît et Gabrielle. Cela a duré dix minutes. Il y avait une vingtaine de couples à marier après mon frère et comme je m'en moquais, je suis partie faire un tour. Je suis sortie du château et me suis dirigée vers la rivière. J'avais trop chaud à cause de la marche et de la foule serrée dans la cour du château alors je me suis déshabillée et me suis glissée dans l'eau. Je nageais depuis trente minutes quand j'ai entendu un cheval arriver. Comme aucun des villageois n'avait pris de cheval pour venir, car nous n'en avons pas assez pour tous, j'en ai déduit que c'était quelqu'un du château et j'ai essayé de sortir de l'eau pour me rhabiller afin d'être présentable si jamais la personne venait de mon côté. C'était peine perdue car un cheval est plus rapide qu'un nageur, même un bon nageur. Le temps que j'arrive au bord de l'eau, un cavalier se tenait près de mes vêtements. Je me suis dit qu'il ne fallait pas que je bouge, qu'il allait partir s'il ne voyait personne mais il, c'était un homme, je le voyais à sa carrure mais je ne

voyais que son dos, est descendu de cheval et a commencé à fouiller dans mes vêtements. Il était richement vêtu mais ça ne m'a pas empêchée de me mettre en colère.

— Eh, vous là-bas, laissez mes vêtements !

Il a dû avoir peur car il a violemment sursauté avant de se retourner, l'épée à la main. Je ne voyais que l'épée et tout en me disant "calme-toi", j'ai hurlé.

— Eloignez-vous ! Partez ! Je dois me rhabiller et ne vais certes pas le faire devant vous.

— Ah oui, eh bien c'est dommage car je vais rester là et nous verrons bien qui tiendra le plus longtemps.

En l'entendant parler, j'ai quitté son épée des yeux et j'ai regardé son visage. C'est cela qui m'a empêchée de répondre comme je l'aurais fait en temps normal car c'était un garçon de mon âge mais il était si beau ! Je ne pouvais plus quitter des yeux sa mâchoire carrée, surmontée d'un sourire ironique et ses yeux bruns rieurs.

— Alors, on ne dit plus rien ? Vous avez du culot de parler comme ça pour une paysanne. Vous n'avez pas peur ?

— Qu'est-ce qui vous fait penser que je suis une paysanne ? Et d'abord, je dis ce que je veux quand je le veux. Même si je suis une paysanne. Alors maintenant, je vous prie de me rendre mes vêtements. Ensuite, je n'ai jamais peur de rien !

— Vous étiez plus rebelle au début mademoiselle. Mais je préfère ce ton. Je vous laisse sortir de l'eau mais je reste. Voyez, je me retourne, car je veux savoir qui a osé parler ainsi à un Delaroche.

— Vous êtes un Delaroche ? Oh mon dieu. Merci d'avoir bien voulu me rendre mes vêtements monseigneur, dis-je en sortant de l'eau et en m'habillant, vous êtes bien aimable mais je vais devoir vous laisser. Au revoir.

Je suis partie en courant, mon cœur battant trop vite dans ma poitrine. Je ressentais quelque chose de nouveau, de merveilleux. Ce devait être la peur d'être châtiée pour mon insolence. Jamais encore je n'avais tenu tête à un

seigneur et ça allait me coûter la vie, j'en étais sûre. Cependant, tandis que je courais sans même faire attention au paysage que j'aimais tant d'ordinaire, je sentais qu'il y avait autre chose que cette peur qui me tenaillait. Malheureusement pour moi, si un cheval est plus rapide qu'un nageur, il est également plus rapide qu'un coureur. Le jeune homme m'a rattrapée rapidement et m'a ordonné de m'arrêter. Je lui ai rétorqué que je m'arrêtais quand je voulais, alors il est descendu de cheval et m'a attrapée par le bras, m'obligeant à stopper ma course. Je ne pouvais plus bouger, il était bien plus grand que moi. Il me tenait fermement par le bras. Si j'avais voulu, j'aurais peut-être pu me dégager mais je n'en avais pas envie, comme si ce garçon m'avait enlevé toute volonté. Il m'a fixée pendant un moment qui m'a semblé interminable et je me suis sentie faiblir. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait, je n'avais jamais ressenti ça auparavant. Lorsque mes jambes se sont dérobées, il m'a soutenue.

— J'avais raison, vous êtes bien une paysanne.

— Ah oui, et j'aimerais bien savoir ce qui vous fait dire ça.

Je faisais la fière mais j'avais perdu toute assurance. Je savais que ce n'était pas dû au fait que ce soit un seigneur, c'était autre chose que je ne pouvais pas déterminer.

— Vos vêtements et aussi le fait que je vous aie vue à la cérémonie de mariage. Je vous ai suivie car vous m'avez semblé si belle. Je voulais vous parler, devenir votre ami, parler avec vous sans que vous me jugiez, vous toucher.

Mon cœur battait à tout rompre dans ma poitrine, il était si beau ! Mais il fallait que je lui réponde, je devais avoir l'air d'une idiote à ne rien dire.

— Mais comme vous l'avez remarqué, je suis une paysanne. Je descends même de serfs qui appartenaient à votre famille.

— Je me fiche de cela. L'amitié dépasse ces choses-là. Et je voudrais vraiment être votre ami. Quel est votre nom ?

— Je ne sais pas si je dois...

— Allons, de quoi avez-vous peur ? Vous ne voulez pas me dire votre nom ? Eh bien je vais vous dire le mien comme ça vous serez obligée de me dire le vôtre. Je m'appelle Victor.

— Je m'appelle Blandine. Mais sachez que je n'ai peur de rien. Et vous ne ressemblez pas à un Delaroche, ils sont tous laids et idiots.

— Comment ? Qui dit cela ? Ce n'est pas important, de toutes façons, vous avez raison, toute ma famille est inculte et laide. Et où habitez-vous ?

— Après ce village qu'on voit tout au loin. Nous avons une petite maison, si petite que nous avons du mal à tenir dedans et nous sommes si pauvres que nous ne pouvons l'agrandir. La nouvelle taxe nous arrange beaucoup, à ce propos !

— Ah, vous êtes au courant. Comment cela se fait-il ?

— Je l'ai lu chez le père Laurent.

— Vous connaissez le père Laurent ? Vous lisez ?

— Je peux répondre oui à toutes vos questions même si je ne vois pas en quoi cela vous regarde.

Je commençais à retrouver mon assurance. Il me tenait toujours par le bras et m'obligeait à le regarder. Ses yeux étaient si beaux, je ne pouvais pas m'empêcher de les fixer.

— Je connais le père Laurent. Il pourrait nous aider à communiquer sans que personne ne le sache. Et je vous ai demandé si vous saviez lire parce que...

— Parce que je suis une fille. Ecoutez, vous êtes bien gentil mais votre père... Je veux dire, je veux bien être votre amie mais si votre père l'apprend ?

— Je sais que mon père paraît dur mais...

— Votre père paraît dur ? Excusez-moi mais il ne le paraît pas, il l'est ! A-t-il peur de nous pour nous laisser

dehors dans sa cour et marier les nôtres depuis son balcon, comme si nous étions malsains et inventer sans cesse de nouvelles taxes, si lourdes que nous n'avons plus rien pour manger. Nous sommes sept chez moi et avec la nouvelle femme de mon frère, cela va faire huit car personne ne peut leur construire une maison pour le moment ! Même une modeste maison. Et vous croyez que nous faire mourir de faim est une bonne solution pour une meilleure récolte ? Non, je refuse de voir mes frères et mes parents et tout le village même les idiots qui y vivent, mourir parce que votre père paraît dur !

— Vous avez raison. Peut-être qu'en lui parlant, je pourrais le faire changer d'avis.

— Et que lui diriez-vous ? Qu'une paysanne de ses terres a dénoncé une injustice alors que vous l'aviez surprise nue, se baignant dans la rivière du domaine ! Encore une fois, désolée mais votre père me ferait arrêter sur-le-champ.

— Encore une fois, vous avez raison mais...

— Mon dieu, il est tard ! Ils doivent être en train de m'attendre pour rentrer.

— Je peux vous emmener si vous le voulez. Nous irons plus vite à cheval.

— Ce n'est pas la peine. Que dirait tout le monde, votre père et mon village, si nous arrivions ensemble ? Votre père ne voudrait plus vous parler. Excusez-moi du mal que je dis de votre père mais vous avez dit que nous pouvions dire ce que nous voulions. Vous êtes déjà mon ami, à bientôt.

— Au revoir Blandine.

Je l'ai regardé une dernière fois puis je me suis mise à courir. Tout me paraissait totalement irréel, j'avais l'impression d'avoir rêvé sa voix, son beau visage, sa carrure, son sourire. Tout cela faisait battre mon cœur plus fort dans ma poitrine, sans que je sache pourquoi. Je suis arrivée devant le château juste au moment où on allait m'abandonner là. Ma mère était furieuse que je sois

trempée mais Matthias l'a calmée et nous sommes partis. Nous avons marché longtemps et quand nous sommes arrivés chez nous, après être passés à l'église pour célébrer religieusement les mariages, il faisait nuit noire. Mais je ne m'en rendais pas compte. J'avais la tête pleine de ce noble garçon, si beau.

— Blandine, serais-tu malade ? On ne t'a pas entendue de tout le trajet.

— Non, non, je vais bien je suis juste un peu fatiguée.

— Je comprends. Tu seras la prochaine.

— Et la prochaine quoi, s'il te plaît Matthias ?

— La prochaine personne à se marier. Tu épouseras quelqu'un de bien. Pourquoi pas un noble même ?

— Pourquoi parles-tu de noble ?

— Eh, calme-toi. Je parle de noble parce que tu es cultivée et belle. Le seul problème, c'est ton caractère mais sinon, tu as tout ce dont un noble peut rêver. En plus, tu connais la broderie et la couture. Tu pourrais être noble par mariage parce que tu es trop bien pour ces idiots du village. Regarde-les, Guillaume, Romain, Paul et Geoffroy. Ces quatre ne te lâcheront jamais mais tu n'épouseras jamais l'un d'eux. Ils sont trop stupides pour toi.

— Tu crois ? Ecoute, tu es gentil mais je vais aller faire quelques pas.

— Attends, je viens.

— Non, j'y vais seule. J'ai besoin de réfléchir.

Je suis partie à travers champs. Je savais que mon frère me suivait et comme il pensait être discret, je n'ai rien dit. J'ai pensé à Victor, à sa proposition d'être amis et plus un jour, à ce que m'avait dit Matthias. Je me suis assise au milieu du champ et ai regardé le ciel étoilé. L'air était si doux, le ciel était si noir, les étoiles si brillantes. J'étais tellement heureuse que tout me paraissait merveilleux. Ce beau garçon voulait être mon ami. Je ne pouvais m'empêcher de penser à lui. J'y pensais encore quand quelqu'un m'a sortie de ma léthargie. C'était mes quatre

admirateurs. Je me suis levée et ai voulu repartir chez moi mais ils m'avaient encerclée. Je ne voulais pas crier car je savais qu'à la seconde où je le ferais, Matthias se précipiterait pour m'aider et qu'il se ferait tabasser par les quatre autres garçons.

— Que voulez-vous ?

— Tu sais très bien ce que nous voulons. Ne nous prends pas pour des idiots. Epouse l'un d'entre nous, me dit Romain.

— Mais je ne veux pas.

— Tu ne veux pas mais tu y seras obligée. Une fille qui ne se marie pas est persécutée car c'est forcément une sorcière, comme cette folle au village.

— Ah oui, une sorcière folle dites-vous. Alors déguerpissez avant que je ne me fâche et vous change en fumier. Quoique vous y ressemblez déjà tellement que ça ne changerait rien !

J'ai crié cela et ils se sont enfuis. Je suis restée quelques minutes à les regarder courir puis je suis rentrée me coucher, Matthias toujours sur mes talons. Je me suis couchée et ai rêvé d'une vie où je serais riche avec Victor. Le lendemain, après avoir annoncé à mes parents la triste nouvelle d'une taxe supplémentaire et en conséquence, un repas encore plus maigre que d'habitude, je suis partie pour ma leçon. En arrivant dans l'église, j'ai été surprise par quelqu'un qui m'a attrapé le bras depuis un confessionnal. J'ai été attirée à l'intérieur et me suis retrouvée sur les genoux de Victor Delaroché ce qui m'a gênée et mise de mauvaise humeur. Je me sentais rougir et je ne supportais pas cela. Cela me faisait me comporter comme les jeunes filles de mon village dès qu'un garçon assez âgé pour les épouser posait les yeux sur elles. Elles baissaient la tête d'un air pudique et rougissaient en se cachant derrière leur mère. Je ne supportais pas cette attitude, c'était insupportable. Et voilà que je faisais la même chose, que m'avait fait ce garçon ? Ça m'irritait de me sentir aussi faible lorsqu'il était dans les parages.

— Bonjour Blandine.

— Bonjour. Vous rendez-vous compte de ce que vous venez de faire ? Si quelqu'un nous voit, nous allons avoir des problèmes.

— Moi aussi je suis content de vous revoir.

— Oh mon seigneur excusez mon impolitesse et mes sermons mais c'est l'heure de ma leçon et je n'aime pas être en retard. De plus, quatre idiots ne vont pas tarder à arriver pour m'observer et s'ils me voient sur vos genoux, nous allons souffrir tous les deux.

— De quel droit ?

— Ces quatre garçons se disent mes prétendants bien qu'ils ne m'intéressent aucunement mais si un autre garçon s'avise de m'approcher, ils vont le frapper. Et ils n'hésiteront pas à ternir ma réputation déjà si médiocre en parlant de sorcellerie ou je ne sais quoi et je pourrais mourir. Alors excusez-moi mais une amie peu aimable est mieux qu'une amie morte. Et faites attention car ils ont déjà roué de coups un garçon qui m'avait offert un bouquet après la messe.

— C'est vrai ? Mais ils n'en ont pas le droit. Pardonnez-moi, je ne savais pas. Il me semble que vous soyez plus intelligente que moi.

— Mais non, cela ne se peut pas.

Il m'a lâchée et je suis sortie du confessionnal. Je suis partie vers la pièce où je recevais mes leçons quand Victor m'a appelée. Je me suis retournée et il m'a dit qu'il allait lui aussi prendre des leçons avec le père Laurent.

— Vous ne pouvez pas. Vous avez de quoi avoir un précepteur particulier et vous allez chevaucher près de deux heures tous les matins pour prendre des leçons dont vous n'avez pas besoin.

— Si, j'en ai besoin. Et si vous voulez que nous communiquions par lettres, il va falloir que j'apprenne à lire et à écrire, dit-il en baissant la tête honteusement.

— Quoi ? Vous ne savez ni lire ni écrire ? Comment cela se fait-il ?

— Eh bien, répondit-il embarrassé, mon père n'a jamais jugé bon de me faire enseigner la lecture et l'écriture car il ne s'intéresse pas à moi. Ne me regardez pas comme ça, je dis la vérité. Je ne suis que son quatrième fils et donc, je ne représente rien pour lui et pour tous les autres d'ailleurs.

Mon cœur s'est serré en entendant cette confession. Il devait se sentir si malheureux. Il m'a fait pitié et mon humeur s'est radoucie.

— Ce n'est pas vrai. Vous êtes un être humain comme tout le monde, vous êtes un enfant de Dieu, comme moi, ma famille, vos frères, votre père.

— Merci, vous êtes gentille.

— Oh, arrêtons de nous vouvoyer, je ne supporte pas ça. Je t'aiderai si tu le désires.

— Merci, tu es si gentille. Mais presse-toi ou tu risques d'être en retard.

— Viens avec moi. Le père Laurent t'acceptera volontiers. De toutes façons, enseigner à un ou deux élèves ça ne doit pas être très différent. Viens avec moi.

Je l'ai pris par la main et je l'ai traîné jusqu'à la salle d'étude où le père Laurent m'attendait.

— Ah, te voilà enfin Blandine. Tu es... Mais jeune maître Victor, que faites-vous là. Et lâchez-vous les mains ça n'est pas convenable. Qu'as-tu encore fait Blandine ?

— Oh ce n'est pas sa faute père Laurent. C'est moi qui poursuis cette délicieuse créature depuis hier.

— Délicieuse ? A mon avis, vous vous êtes trompé de personne, Victor.

— Merci Père Laurent, vous êtes gentil avec moi.

— Alors, que faites-vous là Victor ? Vous ne m'avez pas répondu.

— Il voudrait prendre des cours pour apprendre à lire et écrire en même temps que moi. Nous sommes amis maintenant et il aimerait que nous communiquions par lettres. Mais au fait Victor, comment veux-tu que nous recevions les lettres ?